

Transcription du Podcast Journal de Bord – Épisode 5

Recherche, pêche durable et préservation des ressources halieutiques / La pèsh durab : somanké nora enkor poison lan 2050

[00:00:04.430] - Animateur

Journal de bord avec la Cité des métiers. La pèsh durab : somanké nora enkor poison lan 2050, préserv nout resours ! Vous l'aurez compris, cet épisode sera consacré à la pêche durable, à la recherche et à la préservation des ressources halieutiques. Est-ce qu'il y aura encore du poisson en 2050 ? C'est la grande question que nous avons posée à nos trois invités, Sylvain Bonhommeau, chercheur en écologie maritime à l'Ifremer, Salomé Khatib, ingénieur en halieutique au CITEB, et David Guyomard, chef du service des pêches aux Terres australes et antarctiques françaises. Car finalement, entre volonté de préserver la ressource et manne économique, comment se porte le stock de poissons actuellement dans l'Océan Indien et quelles sont les projections pour le futur ? C'est Sylvain Bonhommeau qui ouvre le bal.

[00:00:53.130] - Sylvain BONHOMMEAU

Je suis Sylvain Bonhommeau, je suis chercheur en écologie marine à l'Ifremer. J'ai commencé en 2009 et depuis 2015, je travaille à La Réunion. L'Ifremer, c'est un institut de recherche qui a entre 1800 et 2000 personnes. Et une des originalités de l'Ifremer, c'est d'avoir incorporé tous les métiers de la mer au sein d'un même institut. D'habitude, on a des universités qui vont faire certaines parties. Là, on a de l'économie, on a la physique des océans, on a des satellites, on utilise toutes les données qui sont disponibles pour mieux comprendre et conserver les océans.

[00:01:28.200] - Animateur

Sylvain nous précise plus spécifiquement les missions de l'Ifremer Réunion.

[00:01:32.010] - Sylvain BONHOMMEAU

Nous, nos missions ici, c'est la conservation de la biodiversité, l'exploitation durable des ressources et le suivi de l'environnement, on va dire de la plateforme récifale qui est à La Réunion.

[00:01:42.690] - Animateur

Et concrètement, en quoi ce travail est important pour nos océans ? Qu'en est-il de la pêche durable ?

[00:01:47.610] - Sylvain BONHOMMEAU

Alors moi, je suis principalement chercheur sur les grands pélagiques. Ce sont les grands poissons, donc les thons, les marlins, les espadons. Les recherches que l'on mène, c'est tout ce qu'on peut faire pour améliorer nos connaissances sur ces populations-là et les exploiter de manière durable. C'est une des particularités aussi de l'Ifremer, c'est d'avoir une recherche assez opérationnelle qui vise à améliorer nos connaissances pour une meilleure gestion : une gestion durable de ces ressources-là. On va essayer de comprendre comment ces poissons vont pouvoir se renouveler pour pouvoir les exploiter durablement. Bon, l'analogie n'est pas vraiment exacte, mais il faut voir ça comme un capital qu'on a à la banque et on veut exploiter chaque année les intérêts. On ne veut pas toucher au capital pour pouvoir maintenir l'état de santé de cette population. Et donc pour faire ça, on a besoin de comprendre forcément combien les poissons se reproduisent, combien ils font d'enfants et aussi combien on en pêche, où est-ce qu'on en pêche. On a besoin d'avoir beaucoup d'informations sur les migrations, l'écologie de ces espèces-là et sur les pêcheries.

[00:02:45.240] - Animateur

Sylvain nous présente la situation actuelle de l'Océan Indien en nous montrant l'exemple des thons.

[00:02:50.280] - Sylvain BONHOMMEAU

Ce qu'il faut voir pour les grands pélagiques en tout cas, c'est que ce ne sont pas des ressources locales. Si on pêche un poisson à La Réunion, un thon, il n'a pas vécu toute sa vie à la Réunion. On est obligé de voir ça à une échelle globale. En gros, on a à peu près 1,5 million de tonnes de thonidés exploitées dans l'Océan Indien. Et donc sur ces 1,5 million de tonnes, on en pêche à peu près trois mille à la Réunion. Donc, on voit bien que ce ne sont pas les captures de la Réunion qui font un énorme impact sur les stocks de poissons. Mais par contre, à l'échelle de l'Océan Indien, malheureusement, il y a quand même une dégradation assez importante de certaines espèces. Pas toutes, mais notamment le thon albacore, thon jaune où là, ça fait plusieurs années qu'il est considéré comme surpêché. On a la même chose sur le thon patudo ou thon obèse où là aussi, il y a un problème de surexploitation. Après sur les autres espèces comme l'espadon, ça va bien, le germon ça va bien. C'est les deux espèces principalement pêchées ici à la Réunion en terme industriel ou semi-industriel. Mais par contre, il y a quand même des problèmes de ressources à l'échelle de l'Océan Indien et c'est là-dessus qu'on essaie de travailler.

[00:03:53.700] - Animateur

On comprend donc que La Réunion ne représente qu'une petite partie des pêches de l'Océan Indien et que d'autres pays représentent une plus grande menace pour les espèces de notre océan.

[00:04:01.920] - Sylvain BONHOMMEAU

On va avoir 30 % des captures de l'Océan Indien qui sont effectuées dans le nord de l'océan par le Pakistan, l'Iran, l'Inde et ces pays-là pêchent avec des filets dérivants, c'est pas du tout sélectif et donc il

y a beaucoup de captures accessoires ou accidentelles de mammifères marins, de tortues marines et d'autres poissons qui ne sont pas désirés et donc qui sont rejetés. On est à peu près à 100 000 mammifères marins par an prélevés, 30 000 tortues, c'est pas des chiffres anodins sur la capacité de ces espèces-là à se renouveler, ça a un impact assez énorme.

[00:04:34.820] - Animateur

Salomé Khatib, de son côté, travaille pour le CITEB, un centre technique à la croisée entre recherche, ingénierie et innovation.

[00:04:41.870] - Salomé KHATIB

Je travaille en tant qu'ingénieur en halieutique, donc en sciences de la pêche au CITEB. Le CITEB, c'est le centre technique de valorisation des milieux aquatiques. Il y a différentes thématiques qui sont abordées dans cette structure par exemple biotechnologies, évaluation des risques et tout le volet pêche. Par exemple, il va y avoir une problématique qui va être amenée par les professionnels : ils aimeraient bien tester une autre méthode de pêche où il y a moins besoin d'utiliser d'appât, ou alors, ils veulent mettre moins de lignes à l'eau, mais avoir quand même le même rendement. Donc nous, en fait, on va prendre ces informations-là et on va essayer de développer un programme en direct avec certains pêcheurs partenaires où on va mettre à bord de leur bateau des engins de pêche qu'on aura créés au laboratoire.

[00:05:24.620] - Animateur

Salomé partage le même constat sur les pêches accidentelles dans l'Océan Indien.

[00:05:29.450] - Salomé KHATIB

Notamment dans la pêche palangrière, il y a une grosse problématique des captures accidentelles, donc sur les oiseaux, sur les tortues et beaucoup sur les requins. Donc il faut déjà arriver à caractériser dans quelles circonstances ces captures accidentelles se font et ensuite de travailler avec les pêcheurs et les organismes de gestion de la pêche au niveau international pour soit interdire des engins de pêche, soit changer de pratique, par exemple pêcher de nuit ou relever les lignes de nuit, changer le type d'appât sur les hameçons qui permettent d'éviter que certaines espèces soient attirées alors qu'elles ne sont pas voulues. C'est tout un tas d'expérimentations qui sont faites directement à bord des bateaux. Et après bien sûr, il y a tout ce qui est réglementaire. Donc ça, c'est plus géré au niveau des organisations régionales des pêches à l'échelle de l'Océan Indien et après qui sont appliquées au niveau national.

[00:06:24.440] - Animateur

C'est en travaillant en étroite collaboration avec les pêcheurs que le CITEB arrive à répondre aux problématiques de pêche.

[00:06:30.560] - Salomé KHATIB

Donc nous, on est chargé de faire observer 120 opérations de pêche par différents observateurs qui vont aller à bord des bateaux pendant toute la durée de la marée. Ça peut aller de 5 jours à 30 jours, donc peut-être même 40 jours puisqu'il faut compter le temps de route aussi. Et à bord du navire, l'observateur va noter vraiment de façon exhaustive l'ensemble des captures qui ont été faites. Il va mesurer et peser dans la mesure du possible, mesurer l'ensemble des captures, noter celles qui ont été rejetées, noter les captures accidentelles de tortues ou de requins et photographier quasiment chaque capture et ceci sur 30 jours par exemple. Donc ça fait un volume de données qui est très important et qui ensuite analysé par les chercheurs de l'IRD.

[00:07:15.830] - Animateur

Les solutions développées pour éviter les prises accidentelles sont pragmatiques et permettent de contribuer à une pêche plus durable comme le montre cet exemple.

[00:07:23.480] - Salomé KHATIB

C'est un programme scientifique de sensibilisation auprès des pêcheurs sur les captures accidentelles de tortues. Kélonia récupère les tortues blessées depuis une vingtaine d'années auprès des pêcheurs qui ont pris vraiment en routine le fait que s'ils ont capturé une tortue blessée, ils vont appeler Kélonia pour l'amener. Dans certains cas, la tortue aurait pu être relâchée directement à bord des bateaux s'ils avaient eu les outils corrects pour retirer l'hameçon, si la plaie n'est pas trop importante. En fait, on va distribuer à bord des bateaux des kits où dedans, il y a tout un tas d'outils qui permettent aux pêcheurs de se sécuriser et de pouvoir retirer l'hameçon de la tortue sans la blesser. Et en plus de ce kit-là, on va fournir aux pêcheurs, là encore, un classeur pour noter toutes les caractéristiques de la capture, donc la localisation GPS, quels engins de pêche, quelles espèces ils ciblaient, à quelle profondeur, pour caractériser le risque de captures accidentelles de tortues. Quand il y aura suffisamment de données, un chercheur va analyser tout ça et on peut proposer aux pêcheurs à telle période de l'année dans telle zone, il faut éviter peut-être cette partie-là, parce que là, il y a potentiellement agrégation de tortues et vous risquez de vous retrouver avec une tortue maillée dans vos lignes.

[00:08:38.720] - Animateur

Et le mot de la fin revient à David Guyomard, chef du service des pêches au TAAF. Restera-t-il encore du poisson dans nos eaux en 2050 ?

[00:08:46.220] - David GUYOMARD

Tout l'enjeu de la modélisation statistique qui est faite par le Muséum dans ses évaluations de stocks, c'est vraiment de projeter à au moins 35 ans. Donc on ne peut pas vraiment en être sûr, mais les modèles qu'on utilise nous permettent de considérer qu'à 35 ans, on sera capable d'être toujours à un taux supérieur à 40, 50, 60 % du taux de biomasse, c'est-à-dire la quantité de poisson vierge. C'est-à-dire

qu'on estime être la quantité qui était présente avant que l'exploitation par la pêche commence. Donc, on se donne comme ça tout un tas de limites et de seuils à ne pas dépasser qui fait que si on dépassait un des seuils en termes notamment de l'évaluation du stock, on descendrait le niveau autorisé de captures. Et donc tous les ans, le Muséum nous donne des recommandations en termes de captures total autorisées, ce qu'on appelle les TAC qui vont être après, donc ça, c'est le travail du gestionnaire TAAF, redistribuées en fonction des performances environnementales, en fonction de critères socioéconomiques, en fonction d'un ensemble de critères qu'on essaye d'être les plus équilibrés possible entre les différents navires qui constituent la flottille autorisée à pêcher dans ces eaux.

[00:10:04.040] - Animateur

Alors on remercie Sylvain, Salomé et David pour leur partage et on espère que cet épisode vous aura permis d'en savoir plus sur l'état de la ressource dans nos eaux et sur la pêche durable. Journal de bord avec la Cité des métiers.